

172

Phivos OIKONOMIDIS
Le jeu mondial dans les
Balkans. Les relations gréco-
yougoslaves de la Seconde
Guerre mondiale à la guerre
froide. 1941-1956

(L'Harmattan, 2015, 658 p., 51 €)



L'auteur est diplômé de sciences politiques et d'économie de l'université d'Athènes. Avec la dictature des colonels (avril 1967-juillet 1974), il s'exile en France, poursuit ses études à l'université Paris VIII-Vincennes en 1973-1976 et devient le correspondant à Paris du grand quotidien grec *Élefthērotypia* de 1976 à 1979. Il rentre alors en Grèce, mais continue ses recherches historiques dans le cadre, entre autres, de l'université Paris1-Sorbonne, dont il est devenu docteur en histoire.

Il faut dire que l'auteur a dans sa jeunesse baigné dans l'histoire du mouvement ouvrier grec. Son père, Orphéas (1907-1979), est né à Aïvali-Kydoniès, une petite ville de l'Ionie, l'Asie mineure peuplée de Grecs (voir le livre : *Aïvali. Une histoire entre Grèce et Turquie*, de Soloup, éditions Steinkis, Paris, 2015). En 1922-1923, un million et demi de Grecs sont chassés de la nouvelle Turquie kémaliste. Orphéas, arrivé en Grèce, entre au KKE (Parti communiste de Grèce) et devient pigiste à son quotidien : *Rizospastis* (Radical). En prison en 1929-1931, il s'évade et rejoint Moscou où il intègre l'école des cadres KUTV (Université communiste des cadres de l'Orient) qui formait alors des militants fidèles à Staline. En effet, jusqu'en 1931-1932, la gauche révolutionnaire grecque était majoritairement trotsky-sante. Il fallait donc former des cadres fidèles à Staline. Il rentre en Grèce clandestinement, puis participe à la résistance et reprend son travail de journaliste après la guerre civile, en 1950, dans les quelques journaux progressistes autorisés par le régime royaliste dictatorial. Durant la dictature des colonels, si le fils réussit à rejoindre la France, le père reste bloqué en Grèce, car la police lui a confisqué son passeport.

Bref, l'auteur partait sur de solides bases familiales au niveau de l'information. Mais il a choisi un sujet complexe, tant pour la droite que pour la gauche grecques : les relations gréco-yougoslaves durant la résistance (1941-1944), la guerre civile grecque (1946-1949), la guerre froide (1947-1955) et enfin l'ouverture khrouchtchéviennne de 1956.

En effet, les relations entre Athènes et Belgrade ont été et sont toujours une des clés des relations interbalkaniques. Mais la clé de ce livre, c'est l'incroyable travail dans les archives. Certes, aller dans les archives britanniques, américaines, onusiennes, françaises est une chose facile depuis des lustres. En revanche, aller dans les archives grecques est relativement nouveau, car elles n'étaient pas accessibles jusque dans les années 1990. Idem pour les archives serbo-macédonouyougoslaves et russes. C'est pour cela que Phivos Oikonomidis, au début de ses recherches à la fin des années 1970, début 1980, a pris soin de travailler sur les archives orales, c'est-à-dire des interviews à Athènes, Salonique, Kastoria-Kustur, Le Pirée, Skopje, Moscou, Bucarest...

Si les royaumes de Grèce et de Yougoslavie ont été alliés durant

les deux guerres balkaniques, la première en 1912 contre les Turcs, la seconde en 1913 contre les Bulgares, rapidement les deux pays se sont heurtés par rapport à la question macédonienne. Cette région a été partagée en trois en 1913, le sud à la Grèce, le nord à la Serbie, une petite partie orientale à la Bulgarie. Or Belgrade a toujours rêvé d'un débouché sur la mer Égée, rêve repris par Tito dès 1944. C'est ainsi que les partisans yougoslaves vont soutenir militairement et politiquement les Slavo-Macédoniens de Grèce, membres de la résistance communiste grecque de 1942 à 1944. Les deux régiments slavophones vont d'ailleurs faire défection en novembre 1944 et rejoindre Skopje. Nous sommes alors passés à deux doigts d'une guerre « civile » interne au camp communiste de Grèce. En mars 1946, la nouvelle direction du PC grec décide de reprendre

la lutte armée. C'est Tito qui sera son principal soutien à travers les organisations politico-militaires des Macédoniens yougoslaves qui ravitaillent quotidiennement les maquis rouges. L'espoir de Tito : que les communistes grecs fondent une république populaire de la Grèce du Nord avec comme capitale Salonique. Une république ayant vocation à s'intégrer dans la grande confédération balkanique souhaitée par Tito. Mais c'était sans compter la rupture Tito-Staline de 1948 et l'aide massive américaine à Athènes. Sachant parfaitement jouer entre Moscou et Washington, Belgrade à partir de 1952 va se rapprocher d'Athènes et renouer des relations diplomatiques et économiques, passant par pertes et profits les Slavo-Macédoniens de Grèce.

CHRISTOPHE CHICLET